

BULLETIN D'INFORMATION

16ème année - n° 47

Avril 1998

SOMMAIRE

Christiane Faure

Bibliographie

Colloques

**Meursault vu par des lycéens
italiens**

Vu, lu, entendu

Annuaire 1998

Christiane Faure

Nous avons appris avec tristesse la mort de Christiane Faure, sœur de Francine Camus. Ancienne élève de l'École Normale Supérieure de Sèvres, professeur de lettres au lycée de jeunes filles d'Oran de 1932 à 1944, elle a consacré toute la suite de sa carrière aux Mouvements de Jeunesse et d'Éducation Populaire, d'abord dans le cadre du Comité Français de la Libération Nationale, ensuite comme Inspectrice départementale, puis Principale, toujours en Algérie ; son action efficace et généreuse dans le domaine de la promotion sociale lui avait valu la Légion d'Honneur.

Tous ceux qui l'ont connue ne sont pas près d'oublier sa remarquable personnalité. Elle aimait parler d'Albert, - de l'homme ou de l'œuvre, et en parlait fort bien. Elle aimait questionner, écouter, et elle aimait aussi proposer des réponses, claires, incisives, toujours enrichissantes, au-delà même des précieux témoignages qu'elle pouvait apporter. Pour ma part, je l'ai souvent rencontrée dans les années 70, rue Madame, auprès de Francine Camus. Il y avait apparemment un vif contraste entre la douceur rayonnante de Francine Camus et la forte présence de Christiane Faure ; mais on sentait aussi leur profonde complicité. Je garde un souvenir très lumineux de ces conversations à trois, dont Camus était le sujet majeur, mais non unique. Avec Christiane Faure, c'est une figure importante et attachante parmi les proches de Camus qui disparaît.



Jacqueline Lévi-Valensi.

BIBLIOGRAPHIE

Signalons, en complément des indications fournies dans le précédent Bulletin concernant les ouvrages récents consacrés à *La Chute* que l'ouvrage collectif dirigé par **Christophe Carlier** *Analyses et réflexions sur La Chute*, publié par Ellipes (Paris 1997, 127 p.), on trouve notamment une courte étude de notre ami **Paul-F.Smets** : "*La Chute* d'Albert Camus : en son oeuvre, en son temps" p.14-20.

Roland Grossmann a publié dans la *Revue de l'Académie Nationale de Metz*, 1996, p. 237-253, un article intitulé "*Camus, journaliste*".

Roland Simounet : *Traces écrites*, Postface par **Jean de Maisonseul**, collection "Méditerranée vivante" dirigée par Edmond Charlot, Pézenas, 1997, éditions Domens, BP 221, 22 rue Victor Hugo, 34120 - Pézenas, 31 p., 70 F.

"Avec le sixième titre de la collection, c'est à une incursion vers l'architecture que nous sommes conviés. Comme le précise Jean de Maisonseul dans sa très belle et longue postface, « c'est aux futurs jeunes architectes de ce pays qu'il appartiendra de reconstruire l'Algérie, car l'expression même de ce pays est ARCHITECTURE.

*Rien de plus naturel donc que d'attirer l'attention sur Roland Simounet, récemment disparu [+ 1996] et dont le nom reste attaché à l'Algérie, en donnant au lecteur quatre textes complémentaires à son oeuvre d'architecte qui vient récemment d'être publiée. Outre un hommage appuyé à Le Corbusier et un salut aux racines de la terre et des hommes, les quatre séquences, datées du 18 juin 1995, intitulées Notes Camus-Orléansville relatent des souvenirs inédits d'un passage de Camus à Orléansville au lendemain du tremblement de terre de 1954. Jean de Maisonseul y ajoute ce propos que Camus lui aurait adressé à l'époque : "**Jean, que ce pays est tragique**".*

Guy Basset.

Quelques extraits de ces souvenirs de Roland Simounet :

Sur la route d'Orléansville, en voiture : "*Souvent Camus marquant sa passion pour le Traction-avant, demandait de conduire un moment.*" (p.49). Voilà qui relativise un peu son horreur de la voiture...

Et ceci, toujours à Orléansville, au lendemain du tremblement de terre de 1954 :

"Dès notre arrivée Camus nous dit qu'il avait un vieil oncle dans cette ville. Il s'excusa et disparut à sa recherche avant de nous rejoindre. Dans l'embarras de poutres et de pierres des maisons ruinées il erra un moment, se renseignant au passage là où il pouvait y avoir encore une âme qui vive.

Au détour ce qui avait été une rue, il trouva une mesure encore debout qu'il reconnut.

Il se présenta dans l'encadrement de la porte, l'oncle était là et lui dit :

«Ho ça par exemple Ques tu fais là, Albert?

- Je suis venu voir si, tu allais bien» répondit Camus :

«Dis-moi comment ça s'est passé pour toi.

- Eh bien, tu sais jsuis un peu sourd, mais j'ai entendu quand même un grand bruit et senti tout bouger dans la maison. alors je suis sorti dehors et j'ai vu que tout était démoli. Alors je suis rentre me faire un bon café avant de ressortir pour voir.»

De retour Camus nous rapporta simplement cette histoire, et il nous sembla entendre de vive voix un passage de L'Etranger. " (p.60-61).

Neige Vidar Holm (Ecole des Hautes Etudes de Stavanger, Norvège) a publié dans la *Revue Romane* (32, 2, 1997, p.245-261) un article intitulé : "*La Chute : Lector in speculo*".

Beida Chikhi dans son livre *Littérature algérienne, désir d'histoire et esthétique* (L'Harmattan, Paris, novembre 1997, 240 p., 130 F.) consacre un chapitre à "Albert Camus, récits ontologiques" (p.41-62).

Frank Wilhelm : *Du nouveau sur Albert Camus. Les Luxembourgeois et l'auteur de L'Étranger*. (Édité par le Centre d'Etudes et de recherches francophones (CERF) du Centre Universitaire de Luxembourg et par la Société d'Etudes scientifiques sur les Arts et les Mentalités (SESAM a.s.b.l.) 1996, 23 pages illustrées, en particulier de photographies prises lors de la venue de Camus à Luxembourg en janvier 1958; avec une bibliographie de publications luxembourgeoises.. Il s'agit d'une version amplifiée de l'article paru dans *Luxembourg Wort / Die Warte Perspectives*, n°10/1764 - 14 mars 1996.

Jules Roy, dans le premier tome de son Journal (1925-1965) qui en comportera trois, *Les années déchirement* (Albin Michel, Paris, février 1998, 430 p., 150 F.), parle beaucoup de Camus (une cinquantaine d'occurrences). Au fil des années et des événements, ses sentiments et parfois ressentiments à son égard nous sont livrés avec ferveur. Témoin majeur de cette génération, il nous donne là un éclairage sans complaisance, incontestable et affectueux, sur l'homme qu'il a aimé comme un frère.

Un simple extrait, pour donner la tonalité :

"Mercredi matin, 7 janvier 1960 - ... Dans la pièce à côté, un homme de quarante cinq ans, à la puissante charpente, au masque durci, est assis. Une femme, la gouvernante? assise elle aussi. Et, sur deux chaises, le grand cercueil de chêne clair.

Je tombe à genoux et prie pour mon ami. L'homme à la puissante charpente vient à moi, me serre la main de sa poigne C'est René Char. A la fin de la journée, Annabella me dira :

«Rarement on aura tant pne pour un incroyant.» A quoi je répondrai : «S'il y a un paradis, personne n'est plus près que lui d'y entrer.» Car le paradis est pour les justes. ...

Roblès arrive à l'aube, un peu après Louis Guilloux, décomposé. Nous ne trouvons rien à nous dire. Jean Grenier descend du train, avec sa femme. Les fidèles sont là : Jean Bloch-Michel, Gabriel Audisio, Cathenne Sellers et Suzanne Labiche, défaites toutes deux, Lucien, frère d'Albert, venu d'Alger Scotto-Lavina, l'ancien administrateur de Charlot, Bénichou. Une douzaine, comme les apôtres. René Char fume. Il n'y aura pas de cérémonie. On ira au cimetière. L'équipe de football portera le cercueil. Le maire prononcera un discours.

L'aube se lève enfin. Je dis a René Char : «Il ne nous quitte pas. Seulement, à présent, il faudra chercher la réponse dans ses livres. Pour lui, tout est bien. C'est nous qui sommes à plaindre.»" (p.367-368)

Vient de paraître chez Edisud une troisième éditions de *L'Algérie de CAMUS* de **José Lenzi ni**, revue et corrigée, avec de nombreuses illustrations d'époque, couleur et N&B.

Bertrand Vergely dans *Les Philosophes contemporains* (Editions Milan, coll. Les essentiels, Paris, 1998, 64 p.), consacre deux pages (10/11) à "Albert Camus et l'Homme absurde".

Jeannine Hayat, dans un article du numéro de la revue **Europe** consacré à Kateb Yacine (avril 1998) : "Nedjma, la femme au nom d'étoile" (p.54-61), se réfère à la lettre de Kateb à son "compatriote" Camus, datée de 1957, publiée par Olivier Corpet à l'occasion de l'exposition "Kateb Yacine, éclats de mémoire" et que nous avons reproduite dans notre Bulletin n° 37 de mai 1995, p.19.

COLLOQUES

La Journée d'Etude sur "**Sartre et Camus écrivains**", organisée conjointement par le **Groupe d'Etudes Sartriennes** et la **Société des Etudes Camusiennes**, aura lieu

**le Samedi 20 juin 1998 à la Sorbonne,
Amphithéâtre Lefebvre, Galerie Dumas,
1, rue Victor Cousin, 75005 Paris.**

Programme

Matin : 9 heures - 12 heures.

Marie-Laure Bédier-Leroy (Marne-la-Vallée) : Présence au monde dans *Noces* et dans *La Nausée* - "Le corps et l'instant".

Jacqueline Lévi-Valensi (Amiens) : Sartre et Camus, peintres du dimanche.

Helge Vidar Holm (Norvège) : Les héros de *La Nausée* et de *La Chute*.

Benedict O'Donohoe (Southampton) : La nouvelle comme autodérision : étude intertextuelle de "L'enfance d'un chef" et de "Jonas".

Après-midi : 15 heures - 18 heures.

Sandra Teroni (Florence) : Des *Justes* aux *Mains Sales*.

Albert Mingelgrun (Bruxelles) : "La première personne dans *Les Mots* et dans *Le Premier Homme*."

Jacques Lecarme (Paris XIII) : De quelques concordances entre *Jean sans terre* et *Le Premier Homme*.

Maurice Weyembergh (Bruxelles) : "L'écriture de la Révolution française chez Sartre et Camus".

La Journée d'Etude sur **Le Premier homme** organisée par Christian Morzewski à l'Université d'Arras, et prévue pour la fin de 1998, est reportée à **mars 1999**.

Pour tout renseignement, s'adresser à **Christian Morzewski,**
Directeur de l'UFR de Lettres,
Université d'Artois, 9 rue Temple, 62000 Arras.

RECTIFICATIF

A la demande de **Lionel Dubois**, nous rectifions l'annonce de la publication des **Actes** de son Colloque de mai 1997 (faite p.13 du Bulletin 46) de la manière suivante :

*Monsieur Lionel Dubois a publié en novembre 1987 aux Editions du Pont Neuf, à Poitiers, **Albert Camus entre la misère et le soleil**, Actes du 2ème Colloque International de Poitiers 29-30-31 mai 1997 (322 pages, 149 F.)*

Des lycéens italiens lisent Camus...

Raffaele Frangioni, Professeur de français à Amantea (Italie) - et fidèle membre de la SEC - nous a envoyé trois textes écrits par ses élèves à la suite de l'étude de L'Etranger. Ces textes témoignent de l'extrême attention que ces lycéens et lycéennes ont porté à Meursault, du retentissement personnel et profond de leur lecture. En voici quelques extraits, avec toutes nos félicitations au professeur et à ses élèves !

A la manière de Georges Perec

Je me souviens du premier livre que j'ai lu : un roman policier où le protagoniste finit sur l'échafaud à cause d'un meurtre. J'ai croisé les doigts. En vain.

Je me souviens de mes interminables promenades en vélo le long de la mer. Je voulais ressentir la douce sensation de fraîcheur.

Je me souviens de ma petite chambre, devenue désormais ma cellule de laquelle je voyais le ciel et la mer.

Je me souviens de toutes les femmes que je n'ai pas eues et de Marie qui me faisait plaisir.

Je me souviens comme c'était beau le ciel étoilé à Alger, le sable, la plage et la mer.

Je me souviens quand j'ai fumé en cachette ma première gauloise bleue. Un moment mémorable d'extase : une initiation à la vie.

Je me souviens quand j'ai commencé à écrire : ma patrie n'existait plus.

Je me souviens du café que j'aimais beaucoup. Je mettais du sucre dans la tasse et je tournais plusieurs fois la petite cuiller avant de le boire, regardant vers le ciel.

Palermo Immacolata

Aloiso Daniela.

oooooooooooooooooooooooooooo

"Mais tout de même qui est l'accusé?"

Est-ce que Meursault est là ?

Le jour fatal est enfin arrivé

Le jour où l'on va décider du sort d'un homme "innocent".

Et.

Meursault, où est-il ?

Est-ce qu'il est vraiment là ?

Meursault est là, muet et pensif.

Vu en cette logique de non intervention, il est d'une cohérence absolue.

Il veut parler et n'aime pas qu'on parle de lui.

Il n'a rien à dire.

...

Maria Francesca Bruni

oooooooooooooooooooooooooooo

Meursault entre la presse et la justice.

L'affaire Meursault "n'est pas la plus importante de la session" (127).

Elle semble une question d'ordinaire administration.

Les journalistes sont là, nombreux, pour suivre un cas de parricide bien plus attachant pour un public distrait qui est en vacances et qui a besoin de sensations fortes.

Mais, tout à coup, Meursault se rend compte qu'il est "la cause de toute cette agitation" (129).

Il est profondément surpris car il n'avait rien fait pour attirer l'attention de tous, même "d'un envoyé spécial d'un journal de Paris" (130) et pour la première fois il se voit condamné.

Il ne faut pas attendre les paroles du procureur pour comprendre la solution du cas. La justice avait déjà prononcé la sentence de mort. En vérité elle avait été prononcée par la presse quand on insista sur le comportement de Meursault lors de l'enterrement de sa mère. Désormais le procès avait pris deux directions parallèles mais convergentes sur un point, à savoir accuser Meursault non seulement d'un meurtre mais aussi d'un matricide.

Aux yeux de la justice et de l'opinion publique, Meursault était le criminel par excellence qu'il fallait éliminer.

Franco Roperti.

oooooooooooooooooooo

Notre prochain **Bulletin** (juillet 1998)
inclura un bon de souscription
avec 30% de réduction
pour l'ouvrage d'**Anthony Rizzuto** :
Albert Camus : Questions of Love and Sexuality
à paraître aux Presses Universitaires de Floride
(U. S. A.)



VU, LU, ENTENDU

Dans le dossier consacré au **Pastiche** par la revue *Lire* de février 1998, **Didier Sénécal** écrit (p.40) :

"Le pastiche ne pouvait que passionner des explorateurs du langage comme Georges Perrec et Raymond Queneau. Il est l'un des procédés utilisés dans les Exercices e style, ces quatre-vingt-dix-neuf versions d'un incident banal de la vie moderne. Selon Gérard Genette, spécialiste en «littérature au second degré», deux auteurs y sont implicitement visés. Passé indéfini évoque la distance caractéristique de L'Etranger de Camus : "Je suis monté dans l'autobus de la porte Champerret. Il y avait beaucoup de monde, des jeunes, des vieux, des femmes, des militaires. J'ai payé ma place et puis j'ai regardé autour de moi. Ce n' était pas très intéressant." De même, il est impossible de lire Exclamations sans penser au ton haletant de Céline..."

Dans les *Cahiers Simone Weil* de décembre 1997 (p.253-264), l'article (en anglais) de **Robert McKibben**, intitulé "Simone Weil and progress", présenté au seizième colloque annuel de l'*American Weil Society* , est ainsi introduit en français :

"Un peintre devient une célébrité parisienne. Il attire toute sorte de parasites. Comme ils assiègent son appartement, qui est aussi son atelier, il s'en va par les rues. Il cesse de peindre. Sa réputation est compromise. Il passe son temps dans des endroits peu fréquentés avec des gens qui ne savent rien de lui - garçons de café, piliers de bars, interlocuteurs de rencontre. A la fin, il rentre. Il construit lui-même un grenier à sa convenance, plutôt une boîte fixée au mur, et il s'y retire. Il dit qu'il peint. En fait, il médite. Il lui faut saisir un secret au-delà de son art. Quand, épuisé et mourant de faim, il tombe du grenier, il laisse derrière lui une toile avec au milieu un mot tout petit, indéchiffrable: solitaire ou solidaire. Ceci est un résumé de la fable ironique d'Albert Camus, «Jonas ou l'artiste au travail». Le héros, une version du Jonas de la Bible, s'enfuit. A la place de YHWH, sa nemesis est une culture exploiteuse. Il subit la célébrité comme un supplice et trouve un savoir vivre et laisser vivre dans le petit peuple. Puis il ressasse le «secret» de - si le parallèle avec Jonas est valable - la justice.

Camus suggère plusieurs thèmes importants pour Simone Weil (par exemple, le malheur, l' inégalité, la contradiction). Son idée principale, cependant, c'est l'ambiguïté de la vocation dans le contexte de la modernité, et cela concerne de tout près le thème de S. Weil et la politique. A-t-elle élaboré une sotériologie, une théologie du salut pour l'individu, ou une sorte de sociologie, une analyse de et un programme pour la collectivité? Comment un lecteur peut-il déchiffrer le mot qu'elle a laissé, qui paraît être tantôt solitaire, tantôt solidaire ? Je veux réfléchir à des questions de ce genre en esquissant quelques aspects de la façon dont elle traite du progrès."

Sur les ondes de **France Culture**, dans la nuit du 29 au 30 janvier 1998, a été rediffusée une émission du 19 juillet 1997, consacrée à **Maria Casarès**. L'entendre parler avec émotion, lucidité et reconnaissance de ce "secret de polichinelle" qu'était sa liaison avec Albert Camus depuis la nuit du débarquement allié, le 6 juin 1944, après une soirée très arrosée chez Dulin, à Montmartre, était très émouvant et très digne.

Sur **France Culture** toujours, le samedi 31 janvier 1998, à 6 heures du matin, l'émission "Mémoires du siècle" était consacrée à **Pierre Cardinal** qui évoqua, entre autres, son "Gros plan" sur Albert Camus dont on pu réentendre la voix. Pierre Cardinal raconte en particulier la préparation de cette émission,.

Pierre Grouix a donné un cours sur *Le Premier homme* à l'Alliance Française de Seattle (USA) le 24 janvier 1998, ainsi qu'une conférence intitulée "*Le Premier homme, autoportrait aux autres*", le 12 février 1998, lors du cycle consacré à "Portrait et autoportrait" par le séminaire interdisciplinaire Interspaces.

Dans un entretien donné à *Libération*, le 15 janvier 1998, à l'occasion de la traduction en français de son livre *Etre sans destin* (Actes Sud) - roman lié à son expérience concentrationnaire - l'écrivain hongrois **Imre Kertész** (né en 1929, déporté en 1944) déclare :

"J'avais pris la décision de devenir écrivain à 25 ans. Je n'avais aucune formation. Ma plus grande expérience a été Camus. Il m'était totalement inconnu quand j'ai feuilleté L'Etranger dans une librairie. Le titre m'intéressait, en hongrois c'était Indifférence. J'ai senti que ce livre avait été écrit pour moi."

Dans le cadre des séminaires du Collège de philosophie (1, rue Descartes, 75005 Paris), trois séances ont été consacrées à Camus par **Dolorès Djidzeck-Lyotard**, sous le titre "L'étranger en personne", les lundis 2, 16 et 30 mars, de 19 à 21 heures :

" L'Exil et le Royaume, le Oui et le non, L'Envers et l'endroit, l'oeuvre de Camus naît d'un passage toujours redoublé. L'autre s'y nomme singulier, mais ne vient à l'un qu'en lui restant étranger, la mère au fils, l'Algérie à l'Europe, l'enfance à l'histoire. Dans la rémanence de ces disjonctions inclusives, on entend que la langue fait accueil à la littérature à condition d'être sourde à ses entreprises. Et l'on s'efforcera de lire l'oeuvre d'Albert Camus depuis le principe d'estrangement dont L'Etranger fut d'emblée le manifeste secret."

Intervenant : **Gérard Sfez**.

Au cours de l'émission "Staccato" de **France Culture**, le 16 mars 1998, **Aziz Chouaki** souligne que, pour lui, Albert Camus comme Isabelle Ebherardt, fait partie du patrimoine culturel de l'Algérie. Par ailleurs il reconnaît que l'anecdote rapportée dans sa pièce *Les Oranges*, concernant la façon qu'avait Camus de couper la pastèque par le milieu en larges tranches rondes pour que chacun ait un peu du coeur (cf. notre Bulletin de juillet-octobre 1997, n°45, p.33) est de son invention, métaphore très révélatrice de la générosité de Camus.

Deux écrivains chiliens, **Ariel et Rodrigo Dorfman** ont monté à Bonn un drame intitulé "Mascara". La présentation qu'ils en font, sous le titre "La banalité du bien", donne en exergue de texte d'Albert Camus :

"Nous vivons dans l'angoisse parce qu'il n'y a plus de foi, étant donné que l'homme est complètement immergé dans l'Histoire et parce qu'il n'a plus accès à cette partie de son être qui est aussi importante que sa participation à l'Histoire."

[Retraduction de l'allemand en français, car nous n'avons pas retrouvé la référence exacte de ce texte]

Au cours de l'une des 23 émissions consacrées par **France Culture** à "Dix jours pour l'Algérie" du 14 au 23 mars 1998, l'un des intervenants de l'heure consacrée à Bab-el-oued, à rappelé que **Sauveur Galliéro**, ami de Camus, avait été le modèle de *L'Etranger*.

Dans cette même émission un passage de *Noces* a été lu.

Jean Sarocchi a donné au Japon, au mois d'avril 1998, une série de conférences sur **Camus**.

Thomas Ferenczi, dans un article du journal *Le Monde* des 22-23 mars 1998, reconnaît avoir publié un commentaire sur la déclaration du Pape Jean-Paul II concernant la repentance de l'Eglise pour son attitude à l'égard des juifs, sans en avoir lu le texte, et cite **Camus** : "On veut informer vite au lieu d'informer bien. La vérité n'y gagne pas".

Le Monde des Livres du vendredi 27 mars 1998, présente en ces termes *Camus et le lyrisme* actes du colloque de Beauvais :

"Souvent évoqué "de manière allusive", le lyrisme de Camus n'avait jamais fait l'objet d'aucune étude "globale et spécifique", notent les responsables de cet ouvrage [Jacqueline Lévi-Valensi et Agnès Spiquel]. Voici cette lacune comblée par les actes d'un colloque organisé en 1996 par le Centre d'études du roman et du romanesque de l'Université de Picardie Jules Verne et la Société des études camusiennes. Ceux-ci rassemblent une quinzaine de contributions d'universitaires français et étrangers qui, de Noces au Premier homme, et à rebours des idées reçues, mettent en évidence la présence, "continue et féconde" d'un lyrisme "du coeur et de l'esprit, reconnu comme mode de compréhension et d'expression de l'histoire d'un homme et de toute une communauté" (Ed. Sedes, 11 rue Soufflot, 75005 Paris, 200 p., 110 F).

[F I N.]

Au cours de l'émission *Bouillon de Culture* du 17 avril 1998, sur France 2, **Luc Ferry** a noté que *"l'essentiel du sens de la vie des individus est passé dans la sphère privée. C'est ainsi que, pour faire vite et pour parodier Camus, entre l'Euro et ma fille, je choisis évidemment ma fille, et je pense qu'on en est tous là."*